

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Jean Maisonneuve
Lubomir Lamy

Psychosociologie de l'amitié

1923 254
Psycho-sociologie de l'amitié

Psycho-sociologie
de
l'amitié



Presses Universitaires
de France

80 A

108566

PSYCHOLOGIE SOCIALE

Collection dirigée par
J. Maisonneuve et S. Moscovici

1

1533254

DR-15021932-14548

NC

Jean Maisonneuve
Lubomir Lamy

Psycho-sociologie de l'amitié



Presses Universitaires
de France



DL-12051993-14248

Psychologie
de
l'amitié



ISBN 2 13 045270 1

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1993, avril

© Presses Universitaires de France, 1993
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

Avant-propos, 9

1 - L'amitié parmi les affinités. Concepts de base et modes d'approche, 13

- I. *Les phénomènes socio-affectifs et la notion d'affinité*, 13
- II. *Affinités et cadres sociaux*, 21
- III. *Affinités et processus interpersonnels*, 24

2 - L'image de l'amitié et sa thématique, 37

- I. *Des textes anciens illustres*, 38
 - II. *Représentation et thématique actuelles de l'amitié*, 42
 - III. *Approche différentielle*, 46
 - IV. *Aspects diachroniques - Nouvelles études*, 51
 - V. *L'amitié parmi les valeurs*, 56
 - VI. *Aspects culturels - Conclusions*, 58
-

Première partie

*Les cadres sociaux de l'amitié**Hypothèses de base, 63*

3 – Le champ amical et ses variables, 65

- I. *Résultats de nos recherches, 66*
- II. *Autres études récentes, 71*

4 – Amitié et proximité, 75

- I. *Divers aspects de la proximité, 75*
- II. *Recherches en milieu homogène, 78*
- III. *Recherches en milieu hétérogène, 86*
- IV. *Interprétation du rôle de la proximité, 95*

5 – Les affinités de sexe, 99

- I. *Constats et problèmes concernant le clivage des sexes, 99*
- II. *Aspects différentiels et diachroniques, 104*

6 – Les affinités de niveau social, 111

- I. *Les éléments du niveau, 111*
- II. *Les enquêtes et leurs résultats, 120*
- III. *Conclusion, 135*

7 – Histoire et pratique des liens amicaux, 139

- I. *Les dimensions temporelles, 140*
- II. *Les manifestations de l'amitié, 146*
- III. *Les bases attribuées à l'amitié, 153*
- IV. *Des règles informelles : études anglaises, 157*

Deuxième partie

Interpsychologie de l'amitié

- 8 – L'attraction entre les personnes, 165
- I. *Les notions et les démarches sociométriques*, 166
 - II. *Attraites et réciprocités selon les critères de choix*, 169
- 9 – La perception affective et l'analyse relationnelle, 177
- I. *Le système des relations dyadiques et ses ressources*, 178
 - II. *Distribution des divers types de dyades*, 182
 - III. *Les sentiments interpersonnels et leur perception*, 185
 - IV. *L'évolution temporelle des relations*, 188
 - V. *Attitude autistique et clairvoyance affective. Discussion*, 194
- 10 – Les effets de la similitude et de sa présomption, 199
- I. *Les démarches expérimentales et leurs résultats*, 201
 - II. *Les schémas explicatifs et leur cadre théorique*, 205
 - III. *Conclusions : illusionnisme et réalisme*, 219
- 11 – Amitié et style de communication, 223
- I. *La notion de style de communication et l'affinité de style*, 223
 - II. *Nos recherches en ce domaine. Méthodes et résultats*, 227
 - III. *Discussion et interprétations*, 239
- 12 – Le sens de l'amitié, 245
- I. *L'interpersonnologie. La rencontre amicale*, 245
 - II. *La connivence*, 251
 - III. *La communion*, 259
 - IV. *L'harmonie des styles existentiels*, 268
- Conclusions, 273
- Annexes, 281
- Bibliographie, 295
- Index, 303

IV. L'analyse des types d'activités scolaires 387

III. L'analyse des activités scolaires 387

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

7 - L'analyse des activités scolaires et les types d'activités scolaires 387

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

12 - Les types de l'analyse 345

III. L'analyse des activités scolaires 387

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

11 - Analyse et type de comportement 329

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

5 - Les types de l'analyse 304

III. L'analyse des activités scolaires 387

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

10 - Les effets de la simulation de la perception 304

IV. L'analyse des activités scolaires 387

III. L'analyse des activités scolaires 387

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

9 - La perception affective et l'analyse relationnelle 304

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

8 - L'analyse des activités scolaires et les types d'activités scolaires 304

II. L'analyse des activités scolaires 387

I. L'analyse des activités scolaires 387

Psychologie de l'éducation

Psychologie de l'éducation

AVANT-PROPOS

Jean de La Fontaine dédie à l'amitié une fable aussi émouvante qu'ambiguë, car elle commence sur un ton sceptique :

« Deux vrais amis vivaient au Monomotapa... »,

et s'achève dans le lyrisme :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,
il vous épargne la pudeur
de les lui découvrir vous-même ;
un songe, un rien, tout lui fait peur
quand il s'agit de ce qu'il aime.

(Livre VIII, f° 11).

Plus prosaïquement nous retrouvons dans nos enquêtes des discordances et des circonspections : « L'amitié, ça n'existe pas » nous déclare quelqu'un non sans aigreur. Tandis qu'un autre nous assure : « Pour moi, je n'ai que des amis. » La plupart des gens, certes, se situent dans l'entre-deux et s'interrogent parfois longuement avant d'énoncer (à travers quelques prénoms ou quelques initiales) la liste de leurs *vrais* amis — voire d'un ami unique.

En vérité l'amitié relève à la fois du langage courant et d'une expérience vécue qui conforte et souvent illumine la vie de ceux qui la

partagent. L'abus même que l'on fait du mot, plutôt que du lien, traduit implicitement une espérance ou une nostalgie. Lien privilégié, rarement éphémère, parfois indéfectible qui peut s'engager dès l'enfance mais demeure toujours ouvert au fil de l'existence à travers le jeu des rencontres.

Sans doute parce que ces rencontres nous paraissent — un peu comme pour l'amour — tenir au hasard pur ou à quelque prédestination, l'amitié n'a généralement fait l'objet que de témoignages littéraires ou de réflexions philosophiques ; mais aussi en tous temps et lieux, d'adages parfois saisissants issus de la sagesse des nations. C'est l'un des domaines qui a retenu le plus tardivement et le plus discrètement l'attention des chercheurs en sciences humaines, fussent-ils psychologues sociaux. Comme si le caractère privé, intime du lien amical devait le soustraire à une approche strictement objective qui risquerait d'en manquer la spécificité, voire d'en trahir le sens ; moins aisément accessible encore que le lien amoureux qui prend volontiers un caractère spectaculaire et peut s'inscrire dans le champ institutionnel en devenant lien conjugal ou union stable.

Aussi bien le choix du thème de l'amitié comme champ de recherche et d'analyse n'est-il pas neutre. Si nous lui consacrons cet ouvrage, c'est d'abord qu'il revêt à nos yeux un grand « attrait », une valeur éminente, issus d'expériences dont nous fûmes tour à tour acteurs et témoins. C'est aussi qu'il suscite un ample questionnement concernant ses aspects contextuels et relationnels : conditionnements et modèles sociaux qui président au jeu des rencontres et des affinités ; mythes qui soutiennent leur image ; rituels sous-jacents aux échanges amicaux ; enfin avatars multiples qui affectent leur histoire et leur vécu à travers des phases de transparence et d'illusion, de communion et de conflit, parfois jusqu'à la rupture. Processus intersubjectifs dont on est tenté de simplifier les ressorts, les ingrédients, les ressources et les issues.

Tels sont... « ami » lecteur... (stéréotype significatif) qui, toi aussi, t'intéresse à l'amitié, les soucis et les enjeux qui nous inspirent.

Cet ouvrage reprend et prolonge les recherches théoriques et empiriques publiées en 1966 sous le titre *Psycho-sociologie des affinités* ; mais il se centre exclusivement sur les attraites et les liens amicaux*.

Il procède d'une part à une mise à jour — forcément sélective et parfois critique — des nombreux travaux publiés depuis trente ans ; d'autre part, et dans la ligne de notre enquête princeps de 1960, une nouvelle étude permet d'apprécier la prégnance ou l'évolution partielle de certains modèles concernant les représentations et les pratiques amicales. On constate ainsi la valeur éminente constamment conférée à l'amitié par toutes les catégories sociales et d'une génération à l'autre. Ce que confirment divers sondages effectués au cours de cette décennie, notamment auprès des jeunes : l'amitié (avec l'amour) y apparaît au premier rang parmi les « valeurs sûres », devançant la famille, la solidarité d'âge et surtout des valeurs plus abstraites comme la religion, la patrie, le progrès...

Ces constats requièrent évidemment des interprétations qu'il serait prématuré d'exposer d'emblée. Indiquons seulement, en bref, le plan du livre : après deux chapitres introductifs vient une première partie, consacrée aux cadres sociaux de l'amitié ; puis une seconde, qui explore ses dimensions interactionnelles au niveau des affects, des perceptions et des styles de communication.

En deçà d'un modèle unitaire de l'amitié, on verra que ce lien relève à la fois de diverses régulations et d'un sens mi-vécu, mi-inconscient que les auteurs s'efforceront d'élucider.

* Il ne traite donc plus que sommairement de processus adjacents tels que les rapports de simple voisinage ou les attraites préférentiels au sein des groupes. De même n'aborde-t-il qu'allusivement la comparaison entre amour et amitié et plus du tout les amitiés dans la famille. L'ouvrage antérieur fournirait des compléments sur ces thèmes.

Chapitre 1

L'amitié parmi les affinités. Concepts de base et modes d'approche

I — LES PHÉNOMÈNES SOCIO-AFFECTIFS ET LA NOTION D’AFFINITÉ

Le domaine de l'affectivité a toujours occupé dans l'étude de l'Homme — au stade spéculatif comme au stade expérimental — une position mal définie, et cela pour de nombreux motifs.

D'abord, il s'agit d'un domaine difficile à circonscrire et englobant peut-être tous les rapports humains, si l'on admet qu'il n'y a pas, pour un sujet, de contacts affectivement neutres ; à cette indétermination et cette multiplicité des phénomènes correspondent généralement celles des notions sous lesquelles on s'efforce de les exprimer, de les classer ou de les relier.

D'une part, chaque affect possède en effet sa singularité, et c'est pourquoi le vécu affectif, en tant qu'il concerne l'intimité la plus secrète des sujets, est apparu longtemps comme l'apanage de l'introspection. Mais, d'autre part, tout sentiment ayant un objet, une visée, et impliquant une relation à telle situation ou avec tel autrui, réclame une approche plus objectale à laquelle se sont appliquées concurremment la psychanalyse et la phénoménologie. L'une et l'autre s'accordent à estimer que le vécu, pour immédiat qu'il soit, n'est pas pour autant transparent, et que son sens ne peut être saisi qu'au prix d'un déchiffrement¹.

1. C'est sans doute la psychologie malebranchienne qui a dégagé la première certains traits décisifs des sentiments, notamment leur confusion — par rapport à la « lumière des idées », et leur privilège d'immédiateté ; il est frappant à cet égard que, pour Malebranche, seul l'Homme comme sujet personnel a la conscience directe de ses sentiments, alors que Dieu lui-même les « connaît » sans les « ressentir » (3^e *Entretien métaphysique*) (bibl.).

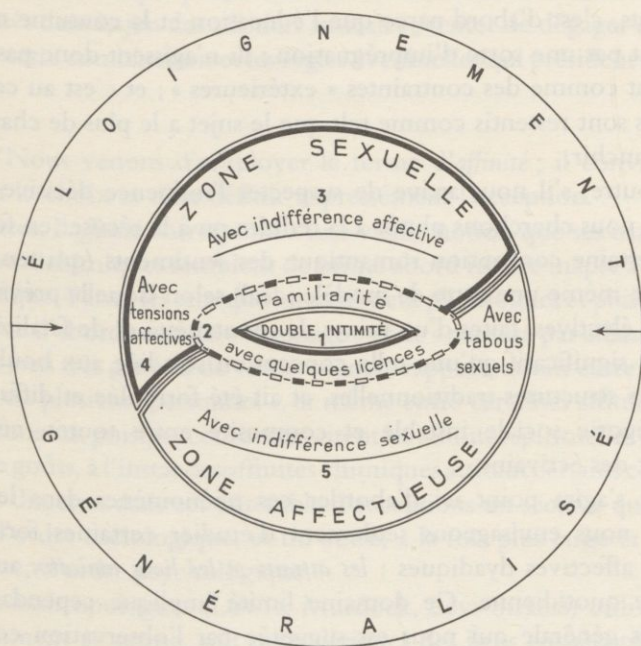
En outre, nos sentiments sont beaucoup moins « personnels » que nous nous plaisons à le penser : ils sont communicables, souvent contagieux, et, si l'on y regarde de près, soumis à un conditionnement social peut-être plus important que leur conditionnement biologique : il existe dans chaque culture un ensemble de normes qui régissent la conduite des sujets en réponse à certaines situations dont le « sens » même est quasi prescrit.

A / Ce complexe socio-affectif est spécialement patent dans les sociétés archaïques où les formes neutres de relations sociales paraissent absentes. Pour la mentalité primitive, en effet, toute relation tend à s'inscrire dans un cadre de parenté plus ou moins large et complexe, réelle ou fictive, si bien qu'il n'y aurait pas de milieu neutre entre l'*ami*, assimilé en quelque sorte au parent, voire au frère, et l'*étranger*, qui est l'ennemi virtuel¹. Le champ et le mode de rapports affectifs apparaissent, à tous les niveaux d'évolution, étroitement liés au genre d'organisation sociale. Au niveau archaïque, le style des communications entre les personnes est strictement conditionné par des statuts et des rôles respectifs et immuables ; c'est essentiellement dans le *cadre parentaire* que s'aménage l'affectivité, en diversifiant des modèles généralement stricts de relation : distance ou intimité, déférence ou familiarité, crainte ou tendresse².

Mais, au fur et à mesure que se transforment les structures et que s'accroissent le volume et la variété des communications, on voit s'affaiblir la rigidité des modèles et s'établir des liens affectifs moins tributaires des statuts et touchant davantage à l'attrait spontané des partenaires. Cependant, jusque dans nos sociétés, notamment en milieu rural, on retrouve certains vestiges des liens communautaires traditionnels ; en milieu urbain, on a pu établir, à l'aide d'enquêtes, le rôle considérable de la classe, de l'appartenance socio-professionnelle et de diverses affiliations dans la constitution des liens matrimoniaux et amicaux.

1. Cf. Lévi-Strauss, article de *World*, vol. I, n° 2, 1945.

2. Ci-contre : schéma synthétique de répartition des principales relations dyadiques, chacune étant illustrée par une forme concrète — dont précisément le lien amical.



Mode relationnel

1. Double intimité.
2. Familiarité avec quelques licences.
3. Rapports sexuels avec indifférence affective.
4. Rapports sexuels avec réserve ou tensions affectives.
5. Rapports affectueux avec indifférence sexuelle.
6. Rapports affectueux avec tabous sexuels.

Catégorie dyadique
(exemples concrets)

- Relation conjugale dans notre culture.
Parentés à plaisanteries.
Relation avec cousine croisée chez les Manus.
Episodes érotiques dans notre culture (passades).
Lien conjugal chez les Manus ou les Moundougoumours.
Liens amicaux dans notre culture.
Liens nucléaires inter-sexe (mère-fils, frère-sœur).

Si ces régulations et ces modèles sont partiellement cachés et inconscients, c'est d'abord parce que l'éducation et la coutume nous les imposent par une sorte d'imprégnation ; ils n'agissent donc pas nécessairement comme des contraintes « extérieures » ; et c'est au contraire lorsqu'ils sont ressentis comme tels que le sujet a le plus de chances de s'en affranchir.

En outre, s'il nous arrive de suspecter l'influence décisive de ces facteurs, nous cherchons plutôt à la réduire ou à la récuser en fonction d'une certaine conception romantique des sentiments (qui tend à devenir elle-même une sorte de modèle idéal) selon laquelle prévalent les relations électives, faites d'un mixte de spontanéité et de fatalité ; il est d'ailleurs significatif qu'une telle conception soit liée aux bouleversements des structures traditionnelles, et ait été formulée et diffusée par une catégorie sociale instable et composite entre toutes, celle des poètes et des écrivains.

Il ne s'agira point ici d'aborder ces phénomènes dans leur ensemble ; nous envisageons seulement d'étudier certaines formes de relations affectives dyadiques : *les attrait et les liens amicaux* au cours de la vie quotidienne. Ce domaine limité implique cependant une thèse très générale qui nous est suggérée par l'observation courante et que nous comptons justifier par les résultats d'enquêtes et d'expérimentations diverses : *les relations affectives sont inséparables des cadres sociaux et des situations où elles apparaissent* ; cadres et situations ne sauraient par ailleurs être considérés comme de purs « déterminants » mais selon la signification qu'ils prennent pour les sujets qu'ils rassemblent.

Dans sa forme même, la première partie de cette thèse n'a rien d'original ; elle a été pressentie ou même expressément posée par plusieurs auteurs — à commencer par Aristote¹ ; mais il y a peu de temps que quelques chercheurs se sont préoccupés de lui fournir une assise empirique et statistique plus rigoureuse.

Il s'agit ici d'entreprendre une étude psycho-sociologique, tant au niveau de l'investigation que de l'interprétation : déterminer d'abord

1. Voir chap. 2.

aussi précisément que possible la nature et la combinaison des facteurs impliqués dans le jeu des affinités amicales ; tenter de dégager ensuite le sens de cette combinaison et les règles éventuelles qui président à ce jeu.

B / Nous venons d'employer le terme d'*affinité* ; il convient d'en justifier le choix et d'en définir expressément l'acception.

Certes, l'*affinité* correspond à une vieille notion que ses usages littéraires ou alchimiques semblent de prime abord rendre inapte à un usage scientifique. Parmi les sens que lui attribuent philologues et philosophes¹, on relève d'abord ceux de « voisinage » et de « parenté par alliance » ; ensuite le sens très général de « convenance, rapport, attrait entre plusieurs choses ou plusieurs personnes », et même entre certaines attitudes, idées ou sentiments, puisque ces auteurs citent les affinités spirituelles et les affinités de goûts, à l'instar des affinités chimiques attirant certains corps.

On discerne dans cet ensemble d'acceptions un secteur quasi spécifique d'ordre sociologique, et un autre, à la fois plus large et plus dynamique, d'ordre psychologique.

Les anthropologues (Lowie, Murdock, Lévi-Strauss) utilisent assez couramment ce terme, soit pour désigner des liens consécutifs au mariage (exogamique) dans l'ensemble des relations de parenté ; soit certaines concordances dialectales entre populations jadis voisines (théorie des affinités linguistiques).

Ces usages restent compatibles avec l'acception plus ouverte et dynamique d'une psychologie sociale qui souligne l'aspect *sélectif* des affinités — débordant le cadre parentaire ou vicinitaire, mais restant liée à un certain « champ des éligibles » au sein duquel se nouent les amitiés.

Sous cet aspect, la notion d'affinité — voisine de celle (anglaise) d'attraction interpersonnelle — doit être à la fois rapprochée et distinguée de deux notions voisines : celle, individuelle, de préférence, et celle, collective, d'affiliation.

La *préférence* peut être unilatérale, tandis que l'affinité implique toujours une double démarche, même si l'attrait des partenaires est

1. Cf. le *Dictionnaire* de Littré et le *Vocabulaire philosophique* de Lalande.

d'intensité et parfois de signification différentes. En outre, la préférence peut se réduire à une simple ordination, et même, dans certaines situations limites, elle peut s'opérer en quelque sorte par défaut, pour éviter d'autres appariements insoutenables ; en ce cas il ne s'agit plus d'affinité mais de simple tolérance mutuelle.

Quant à la notion d'*affiliation*, elle correspond à la démarche d'un sujet vers un groupe auquel il désire s'associer — ou l'état même de cette association. Il ne s'agit donc plus alors de relation dyadique ; mais il importe de noter d'emblée que les groupes d'affiliation constituent par excellence les cadres de nos affinités auxquels ils fournissent leurs champs et leurs modèles. En ce sens, une très grande part des affinités se détacheront sur le fond des affiliations.

Plutôt que le terme de sélectif — ou celui d'électif, rendu célèbre par l'ouvrage de Goethe¹ —, c'est celui de *dilectif* qui nous paraît le plus propre à caractériser l'affinité ; car il peut qualifier toute relation impliquant à la fois un choix et un vécu affectif gratifiant pour ses agents² ; en ce sens, sont exclus du champ des affinités les sélections sans attachement (rapports instrumentaux ou intéressés) et les attachements sans sélection (liens familiaux ou corporatifs coutumiers).

Mais surtout le concept d'affinité présente trois ressources :

- d'une part, il est suffisamment général pour englober des processus de durée et d'intensité variables : sympathies réciproques surgies dans des groupes multiples et parfois éphémères ; liens d'amitié ou d'amour unissant intimement deux personnes ;

1. La traduction de l'ouvrage de Goethe, *Die Wahlverwandtschaften*, ne peut définir toute l'affinité mais la qualifier en s'y associant adjectivement (affinités *électives*) pour souligner la primauté du choix personnel dans certains liens affectifs.

2. Cette double connotation de choix et d'affection était bien présente dans les termes latins *diligo*, *dilectus*. Gaffiot dans son *Dictionnaire latin-français* donne de *diligo* la traduction suivante : « Prendre de côté et d'autre, choisir, d'où distinguer, honorer, aimer d'une affection fondée sur le choix et la réflexion. » Le sens français ancien s'était restreint au champ des affections spirituelles, la dilection tendant à devenir un terme de dévotion. Nous avons préféré reprendre ce terme de dilection (et former l'adjectif « dilectif ») en lui restituant son double sens étymologique plutôt que d'user du terme voisin de *prédilection*, quasi redondant et de ton plus littéraire que technique.

- d'autre part, grâce à ses aspects opératoires, il se prête à des enquêtes visant à déceler et mesurer les sélections au sein des ensembles sociaux (sociométrie) ;
- enfin, il convient aux aspects phénoménologiques propres à tout rapport affectif en connotant l'attrait suscité par la rencontre et sa promesse d'attachement.

C / L'intrication des facteurs sociaux et psychiques que nous venons de dégager sous la notion d'affinité peut se vérifier directement dans le cas typique de relation affinitaire, celui d'une paire d'amis.

1 / D'abord, il a fallu que les sujets aient une occasion de contact dans une situation où ils se sont trouvés réunis ; que cette rencontre soit d'origine résidentielle, scolaire, professionnelle, mondaine ou qu'elle soit même apparemment fortuite, elle a dépendu de l'organisation sociale qui détermine le cadre de vie des individus concernés, leurs aires de contact, leur position, leur rôle.

2 / De plus, la culture globale et la mentalité collective propre au milieu dont ils sont membres proposent aux sujets certains modèles relatifs à l'amitié. Ces modèles tendent à circonscrire plus ou moins précisément le champ des amis éligibles, en prescrivant certaines conditions de convenance (il peut s'agir, selon les cas, du rang¹, des croyances ou opinions, de la « moralité », du « standing »). D'autres modèles concernent les conduites à tenir vis-à-vis de ses amis, la place de l'amitié dans l'échelle des valeurs. Leur efficacité tient à l'empreinte de l'éducation et de la coutume qui ont plus ou moins modelé la personnalité des acteurs sociaux.

3 / Mais il est évident qu'il n'y aurait pas d'amitié s'il n'existait chez l'homme un élan affectif spontané ; cet élan exprime certains besoins, et processus, dont l'étude relève de la psychologie, de l'aveu

1. Il est frappant qu'Aristote, partagé entre ses intentions éthiques et ses observations empiriques, avoue son embarras à cet égard : « Il est bien difficile de préciser jusqu'où l'amitié entre personnes de rang inégal peut s'étendre » (*Eth. Nic.*, VIII, chap. 7).

même des auteurs les plus résolument « sociologiques »¹. Ces phénomènes soulèvent des problèmes complexes quant à leur nature, leur nombre et la genèse des sentiments qui s'y rattachent.

4 / Quoi qu'il en soit, ces besoins socio-affectifs tendent à se satisfaire à travers les relations personnelles que les sujets ont entre eux ; deviennent « amis » ceux pour qui ces relations sont source d'une satisfaction mutuelle se détachant sur un flux de contacts indifférents ou déplaisants (cf. 1).

Les manifestations, le prix et même le sens vécu de telle amitié singulière restent toujours plus ou moins fortement influencés par certains modèles (cf. 2).

On voit qu'on ne saurait rigoureusement ordonner ces quatre aspects selon un schéma temporel et hiérarchique, puisque, au niveau des conduites concrètes, chacun s'entremêle avec les trois autres. Mais ces aspects peuvent constituer les étapes d'une sorte de recherche « centripète » sur toute paire d'amis.

L'étude des affinités amicales telles que nous venons de les définir : processus de dilection mutuelle (allant de l'attrait à l'attachement), et telle que nous venons de l'illustrer par l'exemple d'une paire d'amis, appelle donc deux démarches principales : d'une part, il s'agira de déterminer les régulations sociales qui interviennent dans ces processus ; d'autre part, il s'agira d'examiner les aspects interpsychologiques des affinités, qui impliquent des *problèmes* d'interaction de personnalités (notamment de perception et de motivation affectives), un sens vécu et un style de communication.

Quant au terme même d'amitié, qui initialement, comme celui d'amour, avait un sens très large, il est pris ici d'emblée au sens le plus courant : un ami est une personne liée à une autre par une intimité et une bienveillance mutuelle qui ne se fondent ni sur la parenté, ni sur l'attrait sexuel, ni sur les convenances sociales. L'image, l'usage et les marques de l'amitié seront précisés au chapitre suivant.

1. Cf. notamment Lévi-Strauss, Introduction à l'œuvre de Mauss, in *Sociologie et anthropologie*, p. xxiii.

II — AFFINITÉS ET CADRES SOCIAUX

A / L'étude des cadres sociaux d'affinité comprend celle de tous les facteurs de rapprochement qui interviennent avant qu'on ne considère la singularité des personnes et leur propre style d'interaction. Pour « sympathiser », il faut d'abord se rencontrer, communiquer, charger cette communication d'un certain ton affectif. Cela implique la mise en jeu de plusieurs facteurs : l'un est très prosaïquement *spatial* et pragmatique et relève du champ, de l'espace de vie des individus et de leur position dans ce champ. Un autre facteur, d'ordre *structuro-fonctionnel*, commande en grande partie le précédent : la plupart des contacts sont en effet provoqués par l'exercice des rôles sociaux de toutes sortes (familiaux, professionnels, civiques, etc.) qui déterminent les réseaux de nos communications et aussi leur fréquence, leurs modes, leur style. C'est ainsi que le rôle professionnel d'un sujet le met en rapport avec un nombre plus ou moins grand de personnes et dans un cadre hiérarchique plus ou moins rigide, où le type d'autorité influence fortement les attitudes envers autrui. La distribution et l'articulation des rôles dépendent elles-mêmes, en dernier ressort, des structures de la société globale et des groupements particuliers dont les sujets sont membres. Ce sera notamment un problème de chercher dans quelle mesure l'*analogie des statuts* domine le jeu des affinités ; un autre, de savoir si les rapports d'autorité sont compatibles avec ceux d'amitié.

Ces points conduisent à envisager un tiers facteur, d'ordre *normatif* et *axiologique* : les statuts se réfèrent plus ou moins explicitement à une certaine hiérarchie de prestige prenant forme de « rang » et consacrant certains *modèles*, si bien que, là même où sont réalisées la proximité spatiale et même une certaine communication fonctionnelle, la « distance sociale » peut rester considérable. C'est le cas, par exemple, dans les pays ou les régions où cohabitent des hommes de races diverses, ou dans lesquels les différences de classe sont fortement accusées ; il n'est alors pas séant, ni même imaginable, de fréquenter des personnes ne possédant pas un certain rang. Le cas limite

apparaît lorsqu'un système de castes tend à proscrire toute communication même verbale avec les membres de l'une d'entre elles ; mais en fait une liaison tend toujours à subsister entre la distance spatio-fonctionnelle et la distance socio-affective.

Il importerait donc de préciser dans quelle mesure l'atténuation de la ségrégation spatiale se répercute sur les affinités, notamment dans des communautés résidentielles ou professionnelles.

B / Les études sociologiques consacrées jusqu'ici aux liens amicaux sont beaucoup moins nombreuses et moins poussées que celles qui traitent des relations familiales ou sexuelles. Hormis quelques études sociométriques portant sur la comparaison des caractéristiques sociales chez les « paires d'amis », avant 1960 un seul chercheur, R. K. Merton, a consacré d'importants travaux aux constellations amicales dans le cadre de communautés résidentielles ; travaux non publiés auxquels nous nous référerons ultérieurement.

Si Murdock a proposé dans le cadre parentaire une sorte d'échelle de distance sexuelle, il faut rappeler que dès 1933 E. Bogardus avait élaboré — à partir du témoignage d'un échantillon de sujets — une échelle de *distance sociale* de caractère très général ; il proposait de l'appliquer à des listes de races, de nationalités, de professions ou de religions diverses, en définissant la distance sociale comme « le degré de disposition sympathique qui existe entre deux personnes ou entre une personne et un groupe ». Cette échelle se présentait ainsi :

1. J'accepterais de l'épouser.
2. J'accepterais d'en faire mon ami.
3. J'accepterais de l'avoir pour collègue de travail.
4. J'accepterais qu'il habite dans le voisinage.
5. J'accepterais seulement de le rencontrer de temps en temps.
6. Je ne voudrais pas qu'il habite dans les environs.
7. Je ne voudrais pas qu'il habite dans mon pays.

On notera d'abord que l'aire socio-affective considérée est sensiblement exhaustive, allant de l'union interne au refus de contact, et que le mariage et l'amitié constituent précisément les deux premiers degrés d'intensité de l'échelle. Quant aux relations amicales, elles

pourraient elles-mêmes faire l'objet d'une échelle plus raffinée (allant par exemple de l'intimité à la simple cordialité). En ce sens, l'« amicalité », dont il resterait à dégager les degrés en termes de conduite serait un aspect du concept plus large de *distance sociale*. Quant aux degrés d'intimité et d'ouverture, ils devront être mis en rapport non seulement avec des modèles culturels globaux, mais aussi avec les urgences collectives et le climat local dans lesquels se nouent les amitiés¹.

Depuis les années 60 et la publication de notre ouvrage sur la *Psycho-sociologie des affinités*, les études de terrain portant sur les réseaux d'amitié restent en nombre restreint, tant aux Etats-Unis qu'en Europe. Nous les évoquerons chemin faisant en confrontant leurs résultats à ceux de nos propres recherches.

C / Une étude des régulations en matière amicale comporte en tout cas plusieurs démarches solidaires. D'abord un inventaire descriptif des amitiés selon certaines dimensions qui constituent souvent des premières hypothèses de recherche : marges de variations du champ des constellations amicales ; degré de similarité (ou d'éclectisme) des partenaires quant au sexe, à l'âge, aux divers aspects du niveau social, au contexte local quotidien ; origine des liens amicaux et causes de rupture, modalités de leurs manifestations...

On peut se demander si dans toute société (ou groupement) la fréquence et l'intensité des liens amicaux (dyadiques) ne dépendent pas du degré de structuration ou de laxité de la vie collective. En gros, l'importance des affinités électives pourrait varier en proportion inverse de la vigueur des modèles d'affiliations. Dans cette perspective, on se rapprocherait nettement du type de recherche préconisé par Cl. Lévi-Strauss (1949) pour les régulations affectives dans le cadre des liens élémentaires de la parenté. La variable fondamentale serait alors constituée par l'intensité et la signification des liens amicaux par rapport aux autres relations groupales ou familiales ; et elle pourrait être explorée à la fois au niveau des comportements observables, des repré-

1. Les travaux de Merton en ce domaine ont été largement exposés dans notre premier ouvrage sur les *Affinités* (chap. 6) ; ils n'ont pu l'être ici, faute de place.

sentations collectives (stéréotypes) et des sentiments vécus par les sujets. Une partie des travaux qui seront prochainement exposés est précisément orientée vers l'examen de telles hypothèses et de tels problèmes. Plusieurs d'entre eux, assez récents, américains ou européens, portent sur des quartiers urbains, des collectivités ou des échantillons plus ou moins représentatifs.

III — AFFINITÉS ET PROCESSUS INTERPERSONNELS

Si les réseaux et les modèles d'affiliation constituent, d'un point de vue structurel et normatif, les cadres sociaux des affinités amicales, il reste que le ressort subjectif des conduites affinitaires réside dans certains besoins et processus affectifs. Quant au jeu même des dilections, il dépendra tout à la fois des conditionnements sociaux précédemment dégagés et des compatibilités entre les personnes ; plus précisément d'une certaine congruence entre les modalités et les intensités de leurs besoins affectifs propres.

En quoi consistent ces besoins, ces fonctions de base, dont les sociologues confient prudemment l'inventaire aux psychologues ? Nous rencontrons là des problèmes complexes, des disparités et des controverses.

Certes, on peut parler en termes larges de besoin de sociabilité, de communication, d'amour ou d'affection, et en trouver maints témoignages, au moins latents, au niveau de toutes les cultures et de tous les individus. Aussi bien beaucoup d'auteurs s'accordent-ils pour étendre la notion banale de besoin du domaine biologique au domaine socio-affectif, qu'il s'agisse des psychologues de tendance intellectualiste (M. Pradines, 1943), ou de tendance analytique (Murray, 1953), ou expérimentale (Cattell, 1956 ; Byrnes, 1971), ou sociale (Sherif, 1956 ; Schutz, 1960 ; Berscheid et Walster, 1978). Il s'ensuit pourtant certains désaccords concernant la définition, l'ordination ou l'évolution de ces besoins.

D'autres processus psychologiques peuvent aussi intervenir dans nos relations selon le jeu complexe des identifications et des sympathies. Et nos préférences n'ont pas toutes une tonalité essentiellement « affectueuse », elles peuvent avoir, par exemple, des composantes de caractère dominateur, ostentatoire, utilitaire ou masochique.

Un résumé exhaustif et critique des diverses contributions relatives à ces problèmes serait très lourd*. Du moins aperçoit-on qu'une théorie satisfaisante devrait répondre à deux exigences : d'abord intégrer les fonctions relationnelles de base en les saisissant dans un certain ordre psycho-génétique ; élaborer ensuite certains modèles de compatibilité entre les personnes en conduisant ainsi à des pronostics affinitaires. De quelles ressources, de quels apports préalables disposons-nous à cet effet ? Nous nous limiterons ici à quelques contributions majeures.

A / L'identification selon Freud

Il est étonnant que Freud, malgré la profonde expérience qu'il en eut, surtout dans sa jeunesse, n'ait jamais traité expressément de l'amitié. Plusieurs éléments théoriques et cliniques sont pourtant susceptibles de contribuer à son éclairage ; notamment autour du processus d'identification.

Celui-ci constitue avec le désir — auquel il est souvent intriqué — la principale source d'attachement à autrui. Il concerne « le sujet du moi », non son objet, « ce qu'on voudrait être », non ce qu'on voudrait avoir. Il conduit à l'introjection d'un schème dynamique qui va engendrer l'*idéal du moi* et se substituer partiellement à l'attachement narcissique du sujet lui-même.

* De même n'examinerons-nous pas ici dans leur ampleur les différences et les interférences possibles de l'amour et de l'amitié — ni des deux domaines de la sexualité et de l'affection (voir schéma précédents). Il suffit que l'expérience et le sens commun attestent de ces distinctions sans méconnaître non plus leur complexité. Enquêtes et témoignages viendront à leur heure illustrer les conduites et les affects constitutifs de l'amitié comme catégorie dyadique irréductible.

Mais l'identification peut aussi jouer en dehors de tout attrait libidinal ; c'est là un phénomène très courant qui se produit chaque fois qu'une personne se découvre un trait commun avec une autre — qu'il s'agisse de ce qu'elle est ou de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle a. Plus ces traits sont importants et nombreux, plus l'identification sera intense et favorisera la sympathie et l'attachement (Freud, 1921).

Plusieurs points méritent ici d'être soulignés : d'abord la sympathie est, selon Freud, la conséquence et non la source de l'identification ; elle ne saurait donc être une fonction primaire de communication — comme le soutiendra Scheler. D'autre part, le lien sympathique paraît devoir être alimenté initialement par le *narcissisme* (que nous nous bornerons à définir très sommairement comme attachement complaisant à soi-même) puisque c'est ce qui *ressemble* à soi que l'on apprécie, que l'on chérit ou que l'on plaint chez autrui. Enfin, affection et désir sont bien différents puisque ce dernier est la recherche non pas du même, mais de l'autre.

En toute occurrence, certaines notions et analyses de Freud nous aideront ultérieurement à élucider le sens du lien amical.

B / La sympathie selon Scheler

Pour atteindre la *Nature de la sympathie*, Scheler (1913) s'est d'abord efforcé de la distinguer des diverses formes de l'identification : identification *idiopathique*, où autrui est assimilé à moi-même, absorbé, dépouillé de son individualité (cas qui correspondrait à la notion freudienne de projection) ; identification *hétéropathique*, où c'est moi qui me confonds avec l'autre, qui suis absorbé, hypnotisé par lui ; identification *réciproque*, qui se produit notamment pendant l'union sexuelle et au cours de certains phénomènes de foule. Tous ces cas sont caractérisés par un état de fusion et de confusion entre moi et autrui. La vraie sympathie suppose le maintien d'une certaine « distance phénoménologique » entre les sujets ; elle ne saurait donc être fusion, mais participation compréhensive aux sentiments d'autrui : « Que nous soyons capables, écrit Scheler, de ressentir les états affectifs des autres

et d'y compatir vraiment ; que nous puissions jouir de leur joie sans pour cela devenir joyeux nous-mêmes, cela peut paraître étrange, mais c'est en cela que consiste le véritable phénomène de sympathie. » Celle-ci est donc essentiellement une *fonction* qui permet au sujet de saisir l'autre en tant qu'autre, de m'unir éventuellement à lui sans m'y confondre ; d'échapper ainsi à la fois au solipsisme et à une sorte de panpsychisme où s'abolit la distinction des personnes. Pour Scheler, loin d'être une conséquence de la vie sociale, la sympathie est la condition même de toute sociabilité. Sans elle nous ne pourrions saisir ni l'existence propre ni la valeur d'autrui. Aucune de nos expériences particulières n'est capable de susciter en nous la sympathie ; il s'agit seulement d'occasions qui fournissent à cette fonction innée un objet pour s'appliquer et s'épanouir.

L'amitié paraît bien être une de ces occasions privilégiées, sans doute la plus durable, « pérenne », dirait Montaigne. L'analyse schélérienne dégage sa spécificité à la fois duale et communuelle ; et son électivité qui (comme pour l'amour) est liée à l'intuition d'une valeur unique en la personne de notre ami — lequel saisit réciproquement la nôtre, à travers une sorte de révélation mutuelle¹.

C / La tendresse et l'affection selon Suttie

Ce psychiatre anglais, auteur d'un ouvrage injustement oublié sur *Les origines de l'amour et de la haine* (1935), se référerait à son expérience clinique et à un examen critique des modèles culturels anglo-saxons.

Pour Suttie, l'amour, la sympathie, l'échange spontané (*give-and-take*) constituent les liens sociaux fondamentaux qui mettent le moi en communication avec autrui. La première forme du lien d'amour, celui qui unit l'enfant à sa mère, a d'emblée un caractère tendre ; et cette tendresse n'est pas, comme le prétend Freud, un désir désésexualisé et réprimé ; les caresses mêmes et la recherche du contact physique ont une fonction unifiante et sécurisante bien plutôt qu'une fonction de satisfaction libidinale. Suttie invoque ici un argument assez frappant : certes l'enfant devra re-

1. Lire à ce sujet l'essai intitulé *Amour et connaissance* (1936).

noncer un jour aux manifestations physiques de l'amour maternel, qui prendra ensuite la forme d'une affection morale (*mental sympathy*) ; mais si cela impliquait vraiment un renoncement aux buts et aux joies de l'amour, il s'ensuivrait du ressentiment et non de la tendresse ; celle-ci ne peut « apparaître », elle ne peut, tout au plus, que subsister — à condition d'être présente au départ.

Comment s'effectue alors le passage de l'amour initial, avec ses supports sensibles, vers d'autres formes d'affection et d'intérêt ? C'est-à-dire quel est l'équivalent de la sublimation freudienne. Ce passage est lié, selon Suttie, au développement des ressources perceptives et exploratoires de l'enfant. Un intérêt pour son propre corps et pour son environnement se substitue peu à peu à l'état de fusion et de confusion affectives¹. Des modes d'activité coopérative, des jeux, des attitudes identiques ou complémentaires envers l'extérieur engendrent un monde de significations communes désormais distinct de l'état d'amour initial, où le monde de chacun est l'autre personne. C'est ce processus amorcé dès l'enfance vers des objets extérieurs qui va permettre l'établissement décisif de relations de sympathie et d'amitié fondées sur des goûts et des intérêts partagés ; et c'est ce partage même qui peut valoriser la présence d'autrui, en dehors de toute satisfaction sensible ou sexuelle. *Ainsi de nouveaux rapports vont s'établir, sans amour préalable, avec des compagnons de jeu ou de travail*¹.

Quant à la tendresse et à l'intimité personnelles, elles peuvent être conservées dans nos rapports de prédilection, notamment dans nos affections familiales et nos amitiés ; elles peuvent aussi s'unir à la sexualité lorsque les régulations culturelles ne compromettent pas cette alliance². Mais cela réclame certaines conditions qui sont loin d'être toujours réalisées — notamment dans nos sociétés.

1. « Bien qu'il soit arbitraire de dire à quel moment le compagnon d'amour devient un compagnon d'intérêt, il n'est pas douteux que la relation vécue des compagnons doit changer au fur et à mesure que leur attention cesse d'être absorbée exclusivement l'un dans l'autre et se dirige de façon convergente vers les mêmes objets » (*op. cit.*, p. 32).

2. Pour Suttie l'appétit sexuel intervient postérieurement, puis parallèlement au besoin social ; ils peuvent, selon le destin culturel et personnel, rester strictement distincts ou s'unir dans l'amour tendre.

A ce sujet, Suttie met en relief un phénomène qui constitue sans doute l'aspect le plus original de sa thèse : *le tabou de la tendresse*. La présence d'un tel tabou dans notre culture est révélée par maints exemples : l'affectation croissante, chez l'enfant qui grandit, de réserve et de froideur ; sa gêne et parfois sa honte quand il s'agit d'exprimer ses sentiments ; le modèle de dureté et de virilité propres aux bandes de garçons et leurs moqueries grinçantes envers ceux qui le transgressent ; la gêne des adultes devant les manifestations trop ostensibles d'affection ou d'appel à la sympathie. On ne tolère guère l'expression de la tendresse qu'envers les jeunes enfants ou entre les amoureux — et encore les traite-t-on souvent de « nigauds ». Bref, dans nos sociétés — et notamment dans toute l'aire du puritanisme —, on peut estimer que les *inhibitions imposées* à la tendresse sont quasi aussi importantes que celles touchant à la sexualité.

Certes, dans une perspective freudienne, les premières pourraient s'interpréter comme un sous-produit des secondes, la gêne envers la tendresse proviendrait d'une élimination incomplète de ses ferments sexuels. Mais il en va tout autrement selon Suttie. C'est une privation trop brusque et trop complète des manifestations physiques de l'amour maternel qui engendrerait une attitude réactionnelle. Pour assumer cette privation et l'anxiété qui en résulte, le sujet développe un système d'indifférence et de réserve affectives ; il se barde, en quelque sorte, contre l'éventualité d'autres blessures¹. Il peut réagir, notamment, par la recherche du pouvoir et de la domination sur autrui, pour obtenir indirectement par pression ce qui n'est plus librement consenti. Car en vérité, selon Suttie, quand nous cherchons à influencer, contraindre ou séduire autrui, c'est pour tenter de nous prouver à nous-mêmes que nous sommes aimés ; nous cherchons la puissance comme un moyen d'amour, et non l'inverse. Et l'auteur conclut par un procès de la culture puritaine qui force l'enfant à grandir trop vite, à préférer le sérieux et le succès à la gaieté et à la chaleur humaine. On forme ainsi des compétiteurs efficaces dans la lutte pour la vie, mais inaptes aux échanges spontanés et affectueux. Le tabou de la tendresse conduit enfin de nombreux sujets à se réfugier dans des relations formelles, des intérêts purement abstraits ou matériels, ou une sexualité sans amour.

1. « Tout ce qui tendrait à réactiver de l'affection serait alors ressenti exactement comme une personne prude ressent une suggestion érotique et pour les mêmes raisons » (*op. cit.*, p. 89).

Les conceptions de Suttie contribuent à éclairer sous une nouvelle perspective les liens socio-affectifs et leurs processus évolutifs. Ses prémisses diffèrent radicalement de celles de Freud, puisque l'amour y apparaît fonction sociale plutôt que sexuelle, qu'il vise essentiellement et initialement une communication intime avec autrui ; et que l'objet d'amour est contemporain de la perception d'objet.

Apport doublement original : d'une part, il préluait aux théories de l'« attachement » développées ultérieurement par certains cliniciens (Bowlby, 1978) et certains éthologistes. Selon ces chercheurs, les besoins — et les liens — socio-affectifs seraient aussi vitaux que les besoins organiques ; la tendance de l'enfant à rechercher le contact avec sa mère, puis avec un congénère, n'étant pas dérivée, mais primaire et persistante¹.

D'autre part, les analyses de Suttie permettaient à la fois de distinguer et de relier amour et amitié sans les intégrer à une théorie globale de la sexualité conduisant peu ou prou à étayer l'amitié sur un processus aléatoire de sublimation.

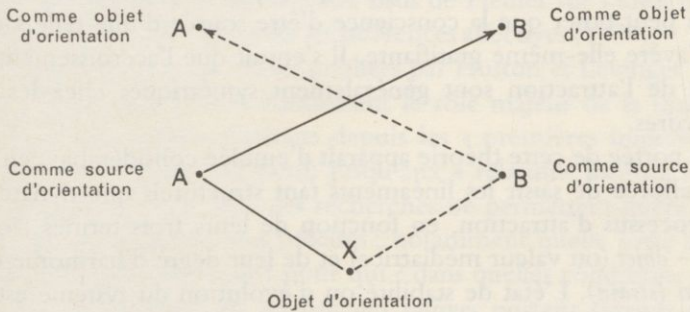
D / L'attraction interpersonnelle : le schème de Newcomb

Th. Newcomb est le premier chercheur qui ait abordé les processus d'attraction en fonction d'une théorie opératoire des communications duelles, de ce qu'il nomme plus précisément « Systèmes d'orientation ». Il consacre un ouvrage notoire à l'étude des affinités amicales (1961).

Le terme d'orientation correspond à un concept dynamique de très large extension. Il est défini comme « la propriété d'une personne (inférable à partir de ses conduites) d'avoir affaire à tel objet spécifique » ; il implique donc direction et sélectivité. Il implique aussi persistance, car s'il arrive qu'une orientation puisse être modifiée par l'expérience,

1. La théorie de l'attachement s'opposerait à la fois à celle qui fonderait la sociabilité sur l'apprentissage social et à celle de la psychanalyse classique centrée sur le développement libidinal. Voir à ce sujet les exposés et discussions réunis dans l'ouvrage de R. Zazzo, *L'attachement* (bibl.).

il subsiste dans toute conduite actuelle des traces des conduites antérieures. En outre, les partenaires d'une « dyade » ne se rencontrent pas dans un vide psychosocial, mais dans un monde peuplé de « tiers » (personnes, objets, valeurs...). Il en résulte un système de coorientation à trois termes (A B X), foyer d'une certaine dynamique où le tiers X, selon les cas, est source de renforcement du lien ou au contraire de tension.



Le contenu psychologique du processus d'attraction enveloppe deux dimensions : l'une *affective*, qui varie en intensité, l'autre *perceptive*. Celle-ci concerne les attitudes que j'attribue à l'ami potentiel, tant envers moi-même qu'envers d'autres objets jugés importants. Ce point soulève le grave problème de la clairvoyance affective, c'est-à-dire du caractère plus ou moins réaliste ou imaginaire de notre perception des attitudes ou des qualités d'autrui. Il ne peut s'agir d'abord que d'un jeu de présomptions qui s'avèrent ensuite plus ou moins fondées¹.

La dynamique du système A B X correspond aux processus d'adaptation quotidienne des personnes entre elles, pour maintenir le niveau indispensable de gratification de leurs relations. Notre attrait pour autrui variera donc selon la fréquence et l'intensité des satisfactions qu'il peut nous procurer — et c'est pourquoi Newcomb attribue précisément à la proximité spatiale une éminente fonction de facilita-

1. Voir chap. 10.

L'amitié constitue un lien majeur attesté par mille témoignages, à travers les temps et les cultures. Des sondages récents ont révélé sa valeur prioritaire dans toutes les catégories d'âge et de niveau social. Mais l'amitié n'a pourtant fait l'objet que d'études sporadiques et disparates.

Cet ouvrage vise à en cerner les contours et les profondeurs, à la lumière d'enquêtes multiples et d'approches expérimentales et cliniques. En partant du cadre quotidien des rencontres, on aboutit à l'intimité singulière des dyades selon deux démarches successives : l'inventaire des régulations sociales qui déterminent plus ou moins le champ des éligibles ; l'étude interactionnelle concernant les attractions, motivations et perceptions affectives. On découvre ici le rôle de l'idéal personnel ; celui des affinités de style ; et finalement le sens d'un échange qui conjugue à des degrés divers connivence narcissique et expérience communuelle.

Jean Maisonneuve
est professeur
émérite de
psychologie
sociale à
l'Université de
Paris X - Nanterre.

Lubomir Lamy
est docteur
en psychologie
chargé d'études
et de formation
dans le secteur
privé.

Au carrefour des sciences de l'homme et de la vie, la psychologie sociale a développé un domaine propre : celui de la communication, des représentations sociales, de la dynamique des groupes, des émotions collectives et des idéologies. Cette collection présentera des ouvrages français, européens et américains qui contribuent de manière originale à la connaissance de ces processus. Elle vise ainsi à marquer la présence et l'identité de la psychologie sociale dans le champ intellectuel.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00390120 6

9 782130 452706

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist
Programme de génération — Louis Eveillard
Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

